

LOUISE COLET À FLAUBERT

Paris, mercredi soir, 14 mai 1851.

Il y a dix-huit mois, j'appris que vous aviez traversé Paris pour faire ce long voyage d'Orient, projeté par vous depuis si longtemps. Mon cœur se serra bien douloureusement, en comprenant que le vôtre n'avait plus même un souvenir pour moi, et que la pensée de me serrer la main ne vous était pas venue au moment de quitter la France pour ne plus y revenir peut-être. Je pleurais sur cette séparation nouvelle qui me faisait mieux sentir encore la séparation d'âmes décidée par vous depuis si longtemps. Il me semblait qu'en faisant vos préparatifs de départ, qu'en touchant à mes lettres, aux souvenirs sans valeur qui vous viennent de moi¹, mais auxquels la tendresse vous faisiez autrefois attacher quelque prix, il me semblait qu'un peu d'émotion voudrait vous revenir, et que vous auriez cédé au désir de me dire adieu simplement, cordialement, comme à *un ami*. Cela ne fut pas et je vous le dis sans orgueil comme sans amertume, j'en souffris beaucoup. Qu'on puisse se détacher à ce point de ce qu'on a librement et véritablement aimé, je ne l'ai jamais conçu. Je m'étonnais en vous de cet oubli absolu que même des sentiments nouveaux ne sauraient faire passer en moi. Ce qui me fut si cher m'émeut encore, et garde sur mon cœur des droits qui ne finiront peut-être pas avec la vie.

Vous étiez parti depuis six mois. Au mois de janvier 1850 je fus en danger de mort. J'écrivis alors mon testament et j'y joignis une lettre de bon souvenir pour vous. Cette lettre est encore jointe à cet acte. Elle vous prouverait la vérité de l'affection que j'ai eue pour vous, que le temps a modifiée, mais qui fait qu'une part de mon âme vous reste toujours, sans arrière-pensée de retour, de liens, d'influences. Ah ! mon Dieu, vous en jugerez si nous nous revoyons, et peut-être serez-vous un peu attristé vous-même en me trouvant arrivée à cette résignation [...] que vous m'avez si souvent conseillée.

Durant votre long voyage j'ai demandé indirectement de vos nouvelles. J'en ai eu une fois par M. Toirac, ami de M. Cloquet, une autre fois par la *Presse*. Souvent j'ai été tentée d'aller en demander à Pradier; mais je ne pouvais le voir après ses procédés si grossiers, la vente de la bague que nous lui avions donnée², l'emploi du marbre qui devait servir à mon buste (et qui m'appartenait) à des travaux étrangers, l'argent qu'il [me] faisait perdre à ce sujet avec le cynisme naïf qui le caractérise [...], les questions d'intérêt, enfin la certitude qu'il parlait mal de moi et sans doute à vous-même, par la seule raison qu'il avait mal agi envers moi : tout cela

m'empêchait de suivre mon cœur et d'aller lui demander ce que vous deveniez. J'ai su ces jours-ci que votre long voyage était terminé, que vous étiez en Italie et que votre ami vous avait devancé à Paris¹. À lui non plus je ne puis demander de vos nouvelles, car on me dit — j'espère pour lui qu'on dit faux — qu'il ne prononce jamais mon nom qu'en riant ou en raillant. C'est donc à vous que j'écris, à vous seul que je veux faire comprendre ce qui reste encore dans mon cœur pour vous. C'est de vous que j'espère un bon mouvement, c'est à vous que je demande une dernière preuve d'affection, de souvenir d'affection, oh ! ne craignez rien, ce que j'espère et ce que j'attends est dans une mesure qui ne changera rien au détachement résolu pour vous² depuis quatre ans.

Ne répondez pas à ma lettre; si votre réponse était tendre, elle me secouerait trop profondément et me ferait penser à ce qui ne doit plus être; si elle était brève et froide comme les lignes que vous m'avez adressées à Passy en retour de mes vers et des cheveux de Chateaubriand³, elle ajouterait à mes chagrins. Ce que je vous demande, et je l'attends de vous avec confiance, comme si vous m'en faisiez la promesse sur l'honneur, le voici : quand vous passerez à Paris, vous me verrez, quel que soit le mois, le jour, l'heure, vous me verrez un instant; vous me préviendrez par un mot la veille afin que je sois là. Je ne m'éloignerai de Paris que pour aller passer un mois à Meudon avec ma fille. Je désire cette dernière entrevue, la dernière dans la vie; ne me la refusez pas. Vous verrez qu'elle sera douce et calme et qu'elle vous fera du bien aussi.

J'ai votre promesse, n'est-ce pas? Je vais attendre avec certitude. Vous viendrez sans consulter personne, sans en parler à personne, pour entendre une voix amie que vous n'entendrez plus jamais après, mais sans que rien venant de moi vous importune. Mon cœur, tant qu'il battra, vous restera attaché. Je ne vous dis rien de ma vie, rien de mes chagrins. C'est la pensée plus que l'être qui vous écrit. Comprenez-moi⁴.